

Qui chasse femme du jardin court à la perte de son bien

« Il y eut un soir, il y eut un jardin. Et la face du monde – qui, d’ailleurs, n’en avait encore jamais eu – en fut changée. Dieu, puisqu’il faut bien lui donner un nom, s’était jusqu’alors montré plutôt désordonné, s’affairant tout aussi bien, d’un coup de dés, ici, à façonner le quark, ou d’un autre, là, à tailler à la serpe les propriétés du photon. Mais le Jardin, lui, était un véritable chef-d’œuvre, qui semblait, avec une harmonie rare, donner autant de raisons d’être qu’il en était besoin à tous les petits grains de matière qui, la veille encore, étaient au centre des préoccupations divines. Et qu’il y eut de la raison d’être hors de Lui mit, justement, Dieu “hors de Lui-même”. Voilà.

« Demain, vendredi, après vous avoir rappelé que l’ordre et le hasard sont les deux faces de la même médaille, je vous expliquerai pourquoi les jardins supportent mal la dictature, et réciproquement ; pourquoi les mauvaises idées du serpent le conduiraient à s’en mordre encore les doigts si une de ses mésaventures ne le contraignait pas, faute de pattes, à s’en mordre la queue ; et comment, par inattention, Dieu fit tomber ses divins dés dans le

corps d'Eve au moment où il la créa, ce qui explique que la femme soit, bien souvent, maîtresse du destin de l'homme. Vous pouvez disposer. »

Attila Durateau se leva mollement, enfila son pardessus froissé, et vissa sur son crâne bosselé – souvenir d'une naissance tumultueuse – son vieux chapeau mou. Il se dirigea vers la porte de l'amphithéâtre, et sortit, comme à l'accoutumée, sans qu'aucun de ses sept étudiants ne vînt lui poser la moindre question.

Si, les premières années de son professorat, il avait considéré l'insuccès de ses cours comme le signe flagrant du respect que ne pouvaient qu'éprouver les étudiants face à un professeur de sa qualité, il penchait, à l'approche d'une retraite bien méritée, pour une interprétation plus radicale, à savoir l'imbécillité universellement admissible de la jeune génération. Non pas que le doyen Durateau, à soixante-neuf ans, fût à l'aigrissement ce que les fœtus tératoïdes du Musée de l'Homme étaient au formol ; mais, chaque matin que Dieu faisait, depuis sa nomination, vingt-six ans plus tôt, comme titulaire de la chaire d'Histoire de la Symbolique du Jardin, la découverte immanquable dans son casier d'enseignant de trois lettres anonymes toujours identiques avait fini par pousser le professeur à en tirer les conclusions nécessaires. Pis, la plus jeune garde de ses pairs raillait sans s'en cacher cette abondante correspondance. On ne pouvait décidément compter sur personne que soi-même, et encore.

La première des trois lettres que recevait quotidiennement le doyen toujours lui parvenait dans une enveloppe blanche de format courant ; il y était chaque jour écrit, à l'aide de lettres découpées dans des journaux, « Durateau au poteau » ; les points de colle étaient d'une précision plus

qu'incertaine, tant et si bien que le papier était tout poisseux, et cette approximation du bourreau attendrissait, étrangement, son bouc émissaire, qui n'était lui-même pas un grand manuel. La deuxième missive, quant à elle, arrivait dans une grande enveloppe de papier kraft, et délivrait ce message de potache, écrit en capitales maladroitement : « Alors Durateau on jardine ? », ce qui témoignait d'une pensée notablement plus structurée. La troisième, enfin, posait, aujourd'hui encore, d'âpres problèmes à l'honorable professeur et au crâne bosselé qui se cachait sous son chapeau mou ; c'était une petite enveloppe jaune – jaune cocu, ou à peu près – qui contenait la photocopie d'un dictionnaire de proverbes, où était maladroitement entouré le dicton suivant, originaire, d'après l'ouvrage, de Guadeloupe : « Jardin entamé n'est pas respecté » ; suivait l'explication : « se dit d'une jeune fille qui a perdu sa virginité ». Il faut dire qu'à l'époque où Attila Durateau reçut pour la première fois ces trois lettres, il était chargé de Travaux Dirigés sur le thème des occurrences du jardin dans la sagesse populaire.

Chaque jour, après être allé chercher son courrier, Attila Durateau passait de longues heures à faire des recherches à la bibliothèque ; il posait toujours son pardessus bien en évidence à côté de lui, et faisait en sorte que la poche intérieure, d'où sortaient les trois enveloppes qu'il avaient placées là, fût bien visible ; ses recherches d'ailleurs étaient relativement peu efficaces – il n'avait jamais, en vingt-cinq ans, consulté que quatorze ouvrages –, car le professeur perdait un temps certain à l'affût du moindre indice qui lui permettrait de débusquer son tortionnaire. A une heure sonnante, il renfilait son pardessus, remettait son chapeau mou, et partait d'un pas incertain acheter son sandwich au jambon, avec beaucoup de

mayonnaise mademoiselle s'il vous plaît. C'était, hormis les heures qu'il passait, en fin de semaine, avec ses lombrics d'élevage, l'un de ses moments préférés dans la vie. Une demi-heure d'extase, durant laquelle les raideurs qui habituellement tétanisaient à force d'inquiétude ses vertèbres cervicales s'estompaient, tandis que l'eczéma qui, le reste du temps, n'en finissait pas d'assécher et de rougir l'épiderme de son fondement, semblait perdre de son ardeur. Cet état ataraxique tenait moins à l'amour immodéré qu'éprouvait depuis sa plus tendre enfance Attila Durateau pour la mayonnaise qu'à la certitude qu'il avait acquise que la vendeuse de sandwiches n'était pour rien dans son calvaire épistolaire (Attila Durateau avait le bras long, et il était en effet parvenu à en faire licencier plusieurs, sans pour autant que le flot des lettres s'en tarît). Le professeur s'en retournait ensuite à ses recherches, et à son affût. À dix-sept heures quarante, suivant en cela un rituel immuable qu'accompagnaient les sourires narquois des autres lecteurs, le professeur, son crâne bosselé, son chapeau mou, son pardessus et ses rougeurs quittaient la salle de lecture comme un seul homme pour aller enseigner dans les conditions que l'on connaît. Puis il rentrait chez lui, tout à ses pensées.

Des pensées, justement, son petit jardin en foisonnait. Attila Durateau eût pu passer des années à les regarder pousser, éclore, faner. Il ne pouvait malheureusement que peu s'y consacrer. Attila Durateau habitait un petit pavillon triste de banlieue, avec femme et jardin. Son épouse, que chaque matin il quittait ronflant dans le lit conjugal, dont elle occupait une proportion certaine, lui mitonnait chaque soir une soupe de légumes du jardin. Parfois, elle achetait de la viande pour les repas du samedi et du dimanche midi, qu'elle servait avec les dits légumes cuits cette fois à la vapeur. Elle excellait notamment dans l'art du pot-au-feu. Si d'ailleurs les

Durateau avaient eu une vie sociale, Attila n'eût guère hésité à présenter sa compagne en ces termes : « Vous connaissez mon épouse, la reine du pot-au-feu... »

On était peu loquace, chez les Durateau. En règle générale, c'était à la troisième cuillerée de potage que Madame stoppait net les vagabondages de la pensée de Monsieur, pour le ramener des allées des versions apocryphes du Jardin d'Eden aux réalités du jour, qui, d'ailleurs, ne variaient pas. Madame Durateau disait qu'elle avait été en ville aujourd'hui, et puis que, tiens, elle s'était occupée des pensées d'Attila. À quoi le crâne bosselé répondait, deux cuillerées plus tard, d'une voix monocorde, que, ah bon, il aurait bien aimé s'en occuper lui-même. L'heure de la vaisselle approchait quand Madame Durateau reprenait : « J'aime autant que tu t'occupes du compost, ce week-end. » Et ça n'appelait aucune réponse. Il faut dire que Madame Durateau, née Josiane Pouillard, savait tenir son ménage. Elle avait certes, aux premiers temps de leur relation, hautement estimé celui qui devait devenir son époux ; et cela devait moins aux espoirs qu'elle fondait sur la renommée virtuelle des travaux de son fiancé qu'à la particule qu'elle avait toujours cru voir dans la consonne inchoative du nom de ce dernier ; raison pour laquelle l'hyménée de Josiane et Attila fut, sur le plan festif, un fiasco certain. Ce n'est en effet qu'au moment de signer l'acte de mariage que la promise se rendit compte qu'il y avait eu tromperie sur la marchandise. Jamais aucun salon ne s'enorgueillissait de la présence d'une Madame Pouillard d'Hurataux, et le précoce échec de cette élévation sociale, sur laquelle elle avait tant misé, la mit d'une fort méchante humeur dont elle ne s'était, depuis, jamais départie. On ne discutait donc pas les injonctions de Josiane Durateau.

Depuis bien longtemps, les week-ends d'Attila Durateau n'en finissaient plus de se suivre et de se ressembler. Vingt-cinq ans, environ ; c'est-à-dire, depuis le mardi noir qui avait vu le professeur rentrer chez lui tout penaud, suite à la réception de ses trois premières lettres anonymes ; un treize mars. Jusqu'alors, la vie n'avait certes pas tous les jours été rose ; les Durateau ne donnaient que de façon restreinte dans le devoir conjugal. Josiane Durateau compensait la particule absente de son mari comme elle le pouvait ; elle avait fort bien accepté que son conjoint avouât une passion pour la culture de la pensée du temps où elle l'avait cru noble ; il y avait quelque chose de beau dans l'idée qu'elle se faisait d'un époux à la fois aristocrate et jardinier. Mais l'émotion n'était plus la même une fois acquise la certitude qu'Attila ne se dorait point le blason dans les pages du *Who's who* de la noblesse européenne. Puisque son mari n'était qu'un moins que rien, il était indispensable qu'il ne consacrer son temps qu'à ses chères études, afin qu'il conquît à la force du poignet le mérite que sa naissance ne lui avait pas accordé d'office.

Néanmoins, Josiane Durateau s'était mis en tête d'entretenir, sur les quelques mètres carré de terrain qui s'étalaient comme ils le pouvaient devant le pavillon du couple, un jardinet rempli de légumes et de pensées. Deux raisons à cela. D'une part, une Pouillard doit tenir son rang, et il était hors de question qu'à l'instar des autres pavillons du voisinage, celui qu'elle habitait se contentât d'une simple pelouse : non ; il fallait qu'on admirât le jardin des Durateau, que l'on s'arrêtât devant lorsque l'on promenait son chien dans le quartier, que le facteur s'extasiât chaque matin devant son somptueux ordonnancement, et que Monsieur le Maire se fendît de le distinguer aussi régulièrement que possible d'une médaille de la Ville – ce

qui fut fait après deux ans d'efforts acharnés, et chaque année ensuite. D'autre part, Josiane Durateau, qui trouvait déjà depuis leur rencontre un plaisir évident à priver son mari de mayonnaise, afin qu'à l'ignominie patronymique ne s'ajoutât pas la honte d'un époux difforme, en trouvait plus encore à s'adonner seule aux joies du jardinage, et à tenir Monsieur à distance de ses vertes œuvres, sachant bien la passion de son mari pour la chose horticole – et en particulier pour certaines violacées d'ornement, qui tenaient, pour ainsi dire, le haut du pavé dans le “jardin secret” d'Attila Durateau.

Il y avait donc vingt-cinq ans qu'un sombre mardi treize, tout juste nommé professeur, ce cher Attila avait reçu ses trois premières lettres anonymes ; et il y avait par conséquent vingt-cinq ans que Madame, irritée à l'idée que le nom de son mari, déjà moins prometteur que prévu, fût sali, et, par la force des choses, déshonorât sa propre personne, avait déclaré à son époux qu'il n'était « guère bon qu'à faire de l'engrais pour mon fichu jardin ». Elle devait d'ailleurs réitérer l'annonce le lendemain, et intimier l'ordre à son mari de faire en sorte qu'au moins, ces sacrées lettres servissent à quelque chose. Et puis, ce qui fut dit fut fait.

Attila Durateau mit les mains dans la terre, y rencontra quelques lombrics de taille raisonnable pour lesquels il aménagea un petit parc hors-sol dans le fond de son garage. Il fit ensuite tremper toute une après-midi dans le bidet conjugal les trois lettres et leurs trois enveloppes ; et, de ce papier à demi mâché, il fit, en y ajoutant un peu de terre et de bouillie de liserons, ce qui devait s'avérer être le régal des vers de terre. Les annélides d'adoption de Monsieur Durateau se montrèrent assez friands du mélange.

Ils en conçurent un bonheur tel qu'ils en firent, en le digérant, un terreau de qualité supérieure. À la suite de quoi, pour la première fois en quinze ans de mariage et en treize ans de médailles de la Ville et de baisers de Monsieur le Maire, Attila Durateau fut gratifié du droit de poser le pied dans le jardin de Josiane. Mieux, l'expérience devait ensuite se renouveler chaque fin de semaine, parce que le terreau se révélait de premier choix à l'usage, mais aussi parce que le flot des lettres anonymes ne se tarissait pas.

Cette permission de voirie durement acquise se doublait d'une autre joie ; comme chacun sait, l'union des Durateau n'avait pas été purement contractée par amour ; et chacun des deux conjoints évitait l'autre autant que faire se pouvait. Attila Durateau pouvait donc se permettre, à ses heures lombricoles, de renvoyer sa femme à ses fourneaux, pour profiter seul d'un jardin qui était, de plus en plus, un peu le sien. Les deux époux s'évitaient d'ailleurs tant, que le doyen Attila Durateau, depuis un peu plus de vingt-quatre ans, poursuivait ses recherches pendant les vacances universitaires ; les lettres, soit dit en passant, s'amassaient aussi pendant ces périodes, ce qui justifiait les soupçons qui avaient un moment pesé sur le gang des vendeuses de sandwiches de la bibliothèque. En attendant, le vieux professeur pouvait se remettre, chaque samedi, et chaque dimanche, des affres dans lesquels le plongeait, en semaine, les silences obséquieux de ses étudiants, la réception quotidienne des trois lettres, et les moqueries incessantes de ses collègues, qui ne rendaient guère les honneurs à leur doyen. Attila Durateau n'avait jamais eu d'autre fortune que sa réputation, et elle était bien mal en point.

Il y eut un soir, il y eut un matin. Vendredi treize mars. Justement. Un bien triste anniversaire, qu'Attila Durateau ne fêterait pas. Il fallait que ce vendredi-là fût un jour ordinaire. Et puis, demain, c'était samedi, jour des pensées et des vers de terre. Après avoir avalé ses deux tartines de margarine et bu sa chicorée, au rythme lancinant des ronflements de son épouse, qui, une fois de plus, avait, dans la nuit, pris possession des deux tiers du lit, Attila Durateau vissa sur son crâne bosselé son vieux chapeau mou, enfila son pardessus froissé, et prit le chemin de la faculté – saluant au passage ses pensées favorites.

Après quelques mètres, le doyen Durateau s'arrêta ; et, pour quelque chose comme la six mille cinq cent vingtième fois, il glissa dans une boîte aux lettres une enveloppe blanche, une grande enveloppe de papier kraft, et une petite enveloppe jaune – jaune comme le soleil, ou à peu près.

(2464 mots)